

*Théodor W. Adorno*, Le Caractère fétiche dans la musique et la régression de l'écoute [1938]; trad. de l'allemand par *Christophe David*, éditions Allia, mai 2015, 96 p., 6,20 €

Notre âge follement égalitaire refuse la moralisation et la hiérarchisation des musiques ; « il fait de l'un trop vite », comme on lit chez Platon. Que demandons-nous aux musiques ? Que nous proposent-elles ?

Il y aurait la musique, et le plaisir qu'elle cause en dépit de la diversité des « goûts ». Mais « beauté », « musique », « plaisir », et « art » (dont la littérature) sont des notions analogues, et non univoques ; la « beauté » de *Summertime* n'est pas identique à celle du *Concerto pour violon* de Berg, etc., et le goût pour l'une ou l'autre implique des valeurs différentes. Le *Pierrot lunaire* n'appartient pas au même ordre que telle goulante populaire. Tracer des frontières nettes est presque impossible, les limites réelles sont loin d'être toujours franches ; il faudrait mesurer avec finesse les proportions des mélanges. Pourtant la délimitation des « types idéaux » est une première opération assez facile. Platon l'a brièvement effectuée dans la *République* ; on la trouve aussi et surtout en Chine, admirablement détaillée et argumentée dans le *Liji* (*Mémoires sur les rites*, vol. III, traduction de Séraphin Couvreur), puis chez Sima Qian, dans un court traité de ses *Mémoires historiques* (traduits par Édouard Chavannes). C'est le monde humain qui est impliqué : la culture ou politique.

Au plus simple on rencontre Aphrodite commune, la « beauté » à plaisirs, la musique glandulaire, gonadique, « mesure » ou



« musak » des boîtes de nuit, des « concerts » (sic !) de rock où à la fin, « il n'y a plus un fauteuil de sec » ; omniprésente qui sert de « chiourme », de rythme et chant de travail, de *shoot* qui fait efficacement gober l'immonde ennui des ateliers, des chantiers, des écoles, hôpitaux, des déportations en commun. « Quand sonnent les strophes de Wei et de Tchong, les cœurs se débauchent » écrit Sima Qian ; notre civilisation du travail, de la souffrance, demande des « assommoirs ». « Où l'on veut avoir des esclaves, il faut le plus de musique possible » aurait dit Tolstoï selon Gorki. La musique la plus laide de tous les temps est mondialement diffusée par satellites.

Platon, Sima Qian, et le janséniste rigoriste Adorno (aussi Boulez, etc.) condamnent la musique « lascive » ; elle est perverse comme « chiourme » à bord de nos galères, mais l'on peut se plaire à sa sensualité : *Angie* est un délice.

Vient ensuite le *cant* (ou hypocrisie de la vertu, à la Kant), de la « grande » musique à passions, « romantique » ; cette bourgeoise se veut « savante », « noble et sentimentale » (elle l'est rarement) ; un puritain débauché comme Tolstoï l'entendait telle qu'elle est le plus souvent : « ils exécutèrent une piécette de je ne sais plus quel compositeur, un morceau d'une sensualité presque obscène » (*La sonate à Kreuzer*) ; elle est lyrique, c'est-à-dire menteuse comme la poésie de même adjectif, passionnelle, ridiculement affublée comme les Jourdain, se vend plus cher, se donne des airs, des mines et des grâces, et joue sur les « nerfs » ; c'est le « piano des dimanches » des demoiselles Fenouillard, des romans-photos animés ; la musique de débauche va nue, tandis que cette sainte-nitouche...

Au plus haut se situe la musique « spirituelle ». Ni narrative ni sentimentale, elle est analogue aux mathématiques pures (formes sans matière), à la peinture non figurative (mal dite « abstraite ») ; elle n'exprime qu'elle-même – selon Hanslick – « sans relations avec une sphère d'idées étrangères, extramusicales, parlant « dans sa propre langue de matières purement musicales » dit Schönberg (et même Stravinsky), une musique formelle (qui doit seulement être lue, dit Adorno).

Comment rester dans ce formalisme sans terre ferme ?

Les mathématiques pures, écrit Gödel, « sont le langage de D- », ainsi de la musique et de la peinture non-figuratives : sacrées ; le « divin » inconnu et inconnaissable est l'ultime référent, encore faut-il s'élever jusqu'à lui, c'est indéniable, chez Rothko, et les musiques « sacrées » ne manquent certes pas.

La musique et la peinture figuratives ne sont pas incapables de ce divin : les *Six kakis* de Muji et le *Pierrot lunaire* sont peinture et musique sacrées *et* existentielles.

Nous voici bien dans les franges et mélanges des mixtes. La musique « traditionnelle » (non seulement la musique) offre d'autres explorations de ce domaine spirituel : au Japon le style *gagaku*, en Ecosse les *pibroch*, etc., etc. Il ne s'agit plus alors de « plaisir » – réalité très inférieure et pauvre relativement à ce continent divin énigmatique.

Existe-t-il un terme adéquat à cette sublime perception ? Pourquoi pas vérité ou révélation ?

Ghislain Chauffour